

Présence du praticien sur les ex-voto médicaux et chirurgicaux conservés au musée Ziem de Martigues (Bouches-du-Rhône)

*Lucienne del' Furia, Danielle Gourevitch,
Dr Jean-François Hutin, Patrice Varrot*



Un angle de la salle d'exposition. (Cliché Gourevitch)

I. Histoire de la collection depuis sa mise en dépôt

Le **musée Ziem** abrite une collection exceptionnelle d'ex-voto de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle provenant d'une église de Martigues. L'histoire de la collection est difficile, nombre de documents qui aurait pu nous renseigner ayant disparu depuis longtemps, voire n'ayant jamais existé, tel l'inventaire du musée du Vieux-Martigues, musée associatif créé en 1934 et lieu de dépôt initial. Le dépôt officiel de l'ensemble en 1949 a été l'occasion d'établir une liste co-signée par Henri Guérin, alors président dudit musée, et le curé de Ferrières, paroisse propriétaire de la collection. Elle recense **soixante-trois ex-voto** et mentionne quelquefois l'état de conservation des œuvres, leur date d'exécution ainsi que le sujet représenté. Aujourd'hui le musée compte cinquante-deux ex-voto, ce qui porte à douze les numéros manquants. Certains d'entre eux n'ont pas été correctement identifiés. C'est pourquoi nous ne désespérons pas de parvenir un jour à les retrouver tous.

Parmi ceux qui sont visibles au musée, trente-deux sont des huiles sur bois, dix des huiles sur toile, trois des huiles sur carton, un est une gouache et quatre présentent des techniques mixtes mélangeant mine de plomb, encre, aquarelle et gouache. Deux enfin comportent uniquement des inscriptions. L'ensemble a été restauré et est exposé en permanence, sauf les œuvres graphiques, trop fragiles. Ils constituent une partie incontournable du fonds, et leur étude

apporte un éclairage sur leur origine, au-delà de leur dépôt par la paroisse auprès de la commune.

Installés pendant de très nombreuses années dans la chapelle Notre-Dame-des-Marins, située sur un promontoire dominant l'étang et la ville, ces ex-voto pouvaient être admirés par les fidèles quotidiennement et plus particulièrement lors du pèlerinage organisé chaque année pour la fête de l'Assomption. On sortait alors la statue de la Vierge parée de bijoux en or et en argent, portant sceptre et couronne. Cette Notre-Dame-de-Miséricorde est aujourd'hui visible à l'église Saint-Louis de Ferrières, tandis que les bijoux et objets votifs qui l'ornaient sont exposés au musée. Leur publication devra également être entreprise.

Cette collection de tableautins et son catalogue en cours révèlent l'histoire extraordinaire de gens ordinaires, et rétablissent Martigues à sa juste place dans l'histoire régionale de l'art. Le nouveau regard porté sur cet ensemble grâce à cette publication en ligne, vient donc bien à propos éclaircir le rapport de la population martégale à la médecine.



II. Les ex-voto retenus

Nous avons de cette collection retenu six ex-voto sur lesquels la présence médicale est certaine.

Nous excluons pour l'instant les ex-voto de naissance ou d'accouchement, au nombre de trois, tout aussi intéressants, mais qui posent des questions particulières. Nous présentons ces tableaux médicaux ou chirurgicaux dans l'ordre chronologique, pour mieux voir si est visible ou non une certaine évolution des pratiques et des émotions.



LE PREMIER DATE DE 1815

C'est une **huile anonyme sur bois**, cotée D 2015.0.38, mesurant 29cm x 45cm, dans un bel état de conservation, qui commémore une **intervention ophtalmologique**. Tout le monde a des yeux bizarrement peints, comme si le peintre avait voulu attirer d'emblée l'attention sur cet organe : grands yeux noirs, très allongés, petites paupières, cils très courts.

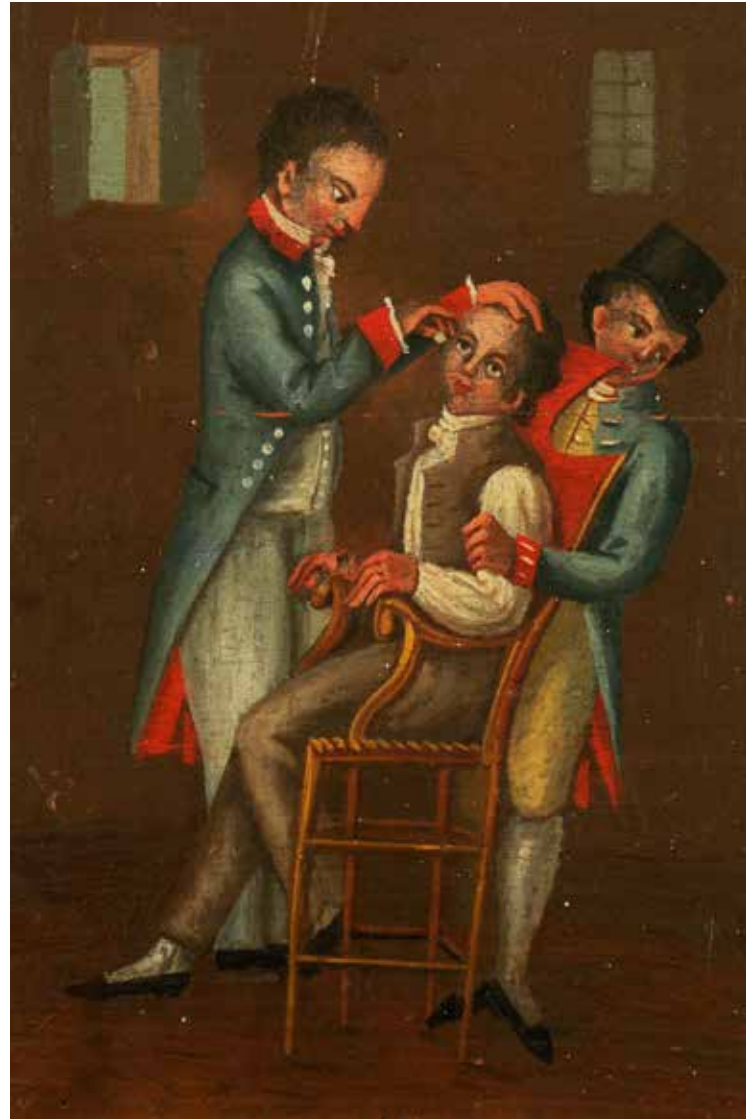
Il a, classiquement pour l'époque, coupé son tableau en deux parties, à droite la scène technique, à gauche la prière. Dans la partie gauche deux adultes sont agenouillés à même le sol de tomettes, un homme et une femme, tournés profil gauche, mains jointes dans une prière à la Vierge au manteau bleu, assise, vue de face, portant sur ses genoux un gracieux Enfant-Jésus, de trois quarts, au cœur d'un assemblage de nuages dorés. Le dévot, au costume modeste, avec un pantalon et non pas une culotte, pourrait être l'opéré de la partie droite, dont il a la coiffure. La femme est gentiment habillée à la provençale, avec une ample robe et un corselet rouges, un caracot blanc mais pas de tablier, et un fichu bleu, coiffée d'un mouchoir de tête et d'un chapeau noir, vraisemblablement en paille. **L'inscription, devant eux, sur ce qu'on appelle un phylactère, donne la date et le syntagme « ex-voto », sans plus d'explication**, et en particulier le nom du patient ne figure pas.



Description médicale

La partie droite semble se passer non pas dans la demeure du patient, ce que nous verrons dans les scènes suivantes, **mais dans un local spécialisé, nettement séparé du lieu de prière par une cloison et une ouverture à peine ébauchée** ; cette pièce au plafond bas et aux poutres apparentes présente à l'extrême droite une autre porte ; elle est éclairée sur le mur du fond par deux fenêtres à volets intérieurs permettant de bien diriger la lumière, meublée en tout et pour tout d'un fauteuil élevé. Le dossier de ce siège est pourvu d'un appuie-tête ou têtiera comme dans les fauteuils dentaires, pourvu aussi d'accoudoirs bien arrondis où viennent se loger les avant-bras du sujet, habillé en tenue de ville avec haut col et gilet marron clair, et pantalon de même couleur, mais sans veston. Il n'y a aucun meuble où le sujet aurait pu poser ses affaires, ni les praticiens leurs instruments.

Ces deux intervenants portent de jolies redingotes de couleur à boutons et à parements rouges ; l'un a une culotte à la française et l'autre un pantalon gris clair. L'homme à la culotte n'a pas enlevé son chapeau, on voit qu'il maintient fermement le bras gauche du patient, mais détourne carrément la tête.



Le malade a les yeux dirigés vers le haut, la tête légèrement tournée à gauche, pour offrir son oeil droit à l'intervention ; il n'a pas l'air particulièrement craintif et a les deux mains abandonnées sans crispation.



Que fait donc l'opérateur sans chapeau ? Il a la main gauche posée à plat sur le dessus du crâne de son patient, pour la maintenir dans la bonne position. De la main droite il tient entre le pouce et l'index une aiguille fine qui semble enfoncée sur un morceau d'ouate blanche ou une sorte de bouchon, touchant l'œil de son autre pointe. Je ne peux faire que l'hypothèse d'un abaissement de la cataracte, qui alors aurait pu se faire selon la technique de Demours. Il n'y a pas de trousse chirurgicale, ni aucun matériel, ni aucun meuble pour en poser. Il n'y a évidemment aucune installation d'anesthésie. La jeunesse du sujet étonne s'il s'agit d'une cataracte, sauf s'il s'agissait d'une cataracte traumatique ou congénitale. On peut envisager aussi un simple orgelet ou une dacryocystite, pathologie extrêmement douloureuse, mais rien n'est visible sur l'œil atteint, et une simple instillation de gouttes n'aurait probablement pas justifié un ex-voto.

Il serait donc difficile d'épiloguer sur cette scène, à la charnière du retour de Napoléon et de la Restauration (1815-1830). Et surtout en élargissant le champ de nos recherches, étant donné la rareté des opérations ophtalmologiques à Martigues en ce tout début de XIX^e siècle, l'évocation d'un lieu spécialisé, ainsi que la date de 1815, on est tenté de penser à un événement médical survenu au mois de février à Marseille. Le célèbre oculiste, d'origine napolitaine, mais né à Picerno (province de Potenza) en 1757, **Giuseppe Nicolò Leonardo Biagio Forlenza alias Joseph Forlenze**, vient en effet dans une de ses tournées provinciales inaugurées dès 1801, y pratiquer quatorze opérations de la cataracte dans une salle de l'hôtel-Dieu, au profit d'indigents et devant un groupe d'officiels rassemblés autour du préfet ; en février 1815 donc juste avant les Cent jours, c'était Jean-Baptiste Suzanne d'Albertas, nommé le 10 juin 1814, et de qui le retour de Napoléon mettra fin à toutes les fonctions officielles. Il n'est pas impossible qu'un habitant de Martigues ait fait le voyage à la grand-ville afin de bénéficier de soins prestigieux, avant d'offrir cet ex-voto peint comme témoignage de la réussite de l'intervention.

Mais la cataracte n'était pas la seule spécialité du maître et le jeune âge du patient oriente vers d'autres diagnostics possibles, pour lesquels il s'était aussi fait un nom, et avait été désigné en 1806 oculiste des écoles secondaires. Il est probable que la peinture n'a pas été faite sur le modèle vivant, ni même d'après les masques en cire¹ sur lesquels il avait fait représenter diverses maladies oculaires², mais après coup d'après un récit. Il allait mourir à Paris en 1833.

On reconnaît dans ce tableau la main du **peintre martégal Joseph-Antoine Bernard** (1764-1835), auteur de quelques toiles religieuses signées en dehors de Martigues qui ont permis de regrouper un grand nombre d'ex-voto sous son nom. S'il a bien fréquenté l'école gratuite de dessin de Marseille entre 1801 et 1805, peu après sa réouverture, il a pu entrer en contact avec une certaine élite phocéenne. Il n'a vraisemblablement pas assisté à l'opération elle-même, mais a dû traduire les souvenirs dictés par le patient et quelques

indications glanées dans son fonds personnel pour composer une image bien inhabituelle dans son répertoire, et parfois difficile à interpréter dans le détail. On connaît en effet le très long inventaire de ses biens dressé après décès, véritable accumulation de costumes, gravures, tableaux et livres.



LE DEUXIÈME TABLEAU DATE DE 1829

sous la Restauration donc et plus précisément sous le règne de Charles X (1824-1830). **Huile sur bois**, bien conservée, D 2015 O 31, peinture anonyme qui commémore une intervention sur la tête d'un sujet masculin. L'inscription occupe un bandeau noir sur toute la longueur en bas du tableau ; elle est parfaitement conservée : **Ex-voto pour Jn (Jean)-Jh (Joseph) Sabatier, le 4 novembre 1829**. Cette année-là le 4 novembre était un mercredi ; or le mercredi est le traditionnel jour de marché sur la place du marché de Ferrières, et l'on sait qu'à cette occasion pouvaient avoir lieu des activités inhabituelles.

1 Ces représentations s'incluent dans son rôle pédagogique, en particulier auprès des officiers de santé.

2 Dont celles qu'il avait soignées sur les soldats napoléoniens de retour de la campagne d'Égypte (1798-1801), étant notamment chirurgien de l'hôtel des Invalides depuis 1798.



Le Vésuve de l'ex-voto (détail)

Description générale

La composition est complexe ; personnages et matériels sont disposés en petits groupes dans une vaste chambre à alcôve. La pièce figurée comme lieu de l'opération présente plusieurs éléments de décor assez raffinés, ce qui peut surprendre dans la demeure d'un propriétaire de barques ; si le choix des petites marines coïncide avec cette profession, on peut s'étonner de voir au-dessus de la cheminée une petite toile encadrée, figurant l'« Éruption du Vésuve », et qui est presque certainement du peintre Pierre-Jacques Volaire, qui était né à Toulon en 1729, et mort bien avant l'exécution de l'ex-voto, en 1799 ; installé à Naples en 1767, il était devenu un spécialiste de ce sujet dont il fournissait des représentations aux voyageurs du fameux « grand tour » et aux collectionneurs de toute l'Europe. On se demande comment une pareille toile était arrivée chez le pêcheur de Martigues, et il faut envisager une relative aisance de la famille, discrètement signifiée par l'exposition de quelques œuvres d'art.



EX-voto par J^{re} J^{re} SABATIER le 4 Novembre 1829

Quant à la Vierge au-dessus de cette toile, c'est sur une petite console une statuette de Notre-Dame-de-la-Garde, reproduisant en miniature la sculpture du sanctuaire marseillais qui, en 1829, était encore celle dite « au bouquet », aujourd'hui dans la crypte.

C'est sous la même figuration que la Vierge est invoquée et remerciée en haut à gauche de l'ex-voto. **Un peintre marseillais est donc visiblement à l'œuvre sur ce panneau, chargé de commémorer le miracle chirurgical d'une équipe, qui elle aussi pourrait être marseillaise.**

Il n'y a qu'une femme dans la partie religieuse, à gauche. Elle est joliment habillée, avec un coquet bonnet blanc en couronne ouvragée ; elle prie agenouillée à l'écart et vue de dos devant un petit escalier intérieur de cinq marches qui monte à une porte, en direction d'une représentation d'une apparition de la vierge debout, couronnée, vêtue d'une robe bleue et d'un voile rouge, avec un bienveillant geste d'accueil du bras droit, tandis qu'elle tient assis sur son bras gauche l'enfant couronné lui aussi. La femme n'a aucun rôle dans la scène médicale ; reléguée, elle semble incarner petitement la traditionnelle dimension religieuse de ce genre d'objet.

Les meubles sont d'une grande sobriété : trois sièges en bois peint en blanc, avec semble-t-il, des embouts métalliques, en tout cas plus foncés, et une galette cannée, selon la traditionnelle forme des sièges dits « à la capucine ». Près d'un couple de soignants, une chaise sur laquelle est posé un hauteforme renversé ; près du mur du fond une deuxième chaise, qui paraît semblable ; et derrière la femme en prière un fauteuil léger avec accoudoirs. Le lit est installé dans une alcôve à rideaux, sorte de lit coffre raide et géométrique ; relativement élevé, il est pourvu de draps blancs recouverts d'une couverture marron à motifs tirant sur le blanc, d'un oreiller et d'un traversin.



Description médicale

Le malade, opéré ou plutôt blessé, Jean-Joseph Sabatier, repose sur ce lit, à peine redressé ; mais on voit aussi des moments antérieurs de son histoire, avec des objets laissés en l'état ; ceci, associé à la pléthore de personnel médical, sept médecins ou chirurgiens en redingote noire, deux aides en costume au haut vert clair et au bas vert foncé, peut faire croire qu'il s'agit d'un tableau multi-scènes, une sorte de bande dessinée, avec, à plusieurs moments, trois médecins-chirurgiens et deux aides. **Il s'agit d'un adolescent de douze ans, né le 22 octobre 1817, fils de Joseph, patron pêcheur, et de Marie-Anne Pélagie Bonnet. La famille réside à Jonquières,** probablement rue des Fours d'après des documents plus tardifs. On sait par les listes de recensement et les actes d'état civil ultérieurs que, finalement tiré d'affaire grâce, pense-t-on, à l'intervention, il embrassera la profession de marin puis celle de forgeron.

Jean-Joseph a sur la tête un énorme pansement en forme de tiare pontificale, une énorme tente marron et rouge : on voit tout de même une ligne de ses cheveux repoussés sur le côté, son front et l'ensemble de son visage. Il se peut qu'il y ait une plaie à la tempe droite, ou en tout cas il est atteint plutôt à droite vu la position de la tête et du pansement. L'intervention a été précédée d'un traumatisme extrêmement sanglant, traumatisme crânien ou, moins probablement, cranio-cérébral, la mortalité étant alors très élevée. On pourrait penser que le malade fut transporté dans son lit, suite à une plaie au niveau du cuir chevelu, vu que le cuir chevelu saigne toujours beaucoup, et vu le nombre de bandes de tissus rougi : au niveau de la tempe passe l'artère temporale, et en cas de plaie de celle-ci, les bandages peuvent vite être gorgés de sang...



De part et d'autre du lit, à l'avant une redingote bleue et une redingote noire ; derrière, une redingote bleue et un gilet vert. L'homme le plus près du lit vu de $\frac{3}{4}$ droit, a l'allure la plus parfaitement louis-philipparde - bien que Louis-Philippe ne soit pas encore sur le trône ! -, y compris le célèbre toupet royal et les rouflaquettes. Ce qui doit signifier que le roi des Français ne lança pas la mode mais la suivit, et Martigues connaissait la mode de Paris ! On peut rappeler que Louis-Philippe a été proclamé roi des Français le 9 août 1830 et que l'exécution de l'ex-voto forcément postérieure à l'événement, parfois même de plusieurs années, connaissait les variations de la mode. **De la main droite le praticien tient le poignet gauche du malade en chemise de nuit blanche ; on peut penser qu'il lui prend le pouls**, mais il n'a pas de montre. Deux redingotes bleues encadrent l'homme en redingote noire : derrière le lit, un probable médecin ou assistant tend les deux mains vers le malade, peut-être par sollicitude plus que dans un but précis. On ne voit pas quel est le rôle de l'homme en vert à côté de lui, dont on ne voit d'ailleurs que le haut du corps dans les deux cas.

S'approche du lit, de la droite vers la gauche, un autre assistant (?), vu de $\frac{3}{4}$ gauche, tenant des deux mains un sorte de gros boudin rouge que nous ne savons pas identifier, avec une sorte de nœud central ou de boule, et au moins un bout orné, ce qui semble exclure de simples bandes. On aurait ainsi au total quatre personnages dans cette scène : un valet vert, deux assistants bleus, un médecin noir.

Les autres scènes présentent-elles des regroupements sinon semblables, du moins en rapport ? Voyons la scène tout à fait à droite, autour d'une sorte de cheminée ou four, où brûle un maigre feu, peut-être ce qu'on appelle dans certaines provinces un "potager", pour garder au chaud les marmites, assorti d'un four à pain de forme arrondie.





Présence du praticien sur les es - photo médicaux et chirurgicaux



Nous croyons retrouver l'homme en noir, au toupet et aux longues rouflaquettes et deux assistants bleus, regroupés autour du foyer : un dessus sans fioritures où l'on voit deux tasses avec chacune sa soucoupe, un probable sucrier avec son couvercle, et un petit objet circulaire que nous ne reconnaissons pas. Sous la tablette de surface, à gauche un tiroir à bois ou à charbon, au milieu un feu aux flammes rouges, à droite une sorte de four surmonté d'un gril. L'homme bleu de droite a ouvert sa trousse rouge de chirurgie, d'où tombent les « boudins » rouges déjà remarqués plus haut. On va choisir ceux qu'il faut et les passer au feu. L'autre homme bleu regarde mais ne fait rien. En l'homme noir nous croyons reconnaître celui de la scène précédente, tenant des deux mains serrées ces mêmes boudins rouges.

La scène de gauche n'a que deux personnages : le noir et un vert, ou le noir et le vert. **L'homme au toupet, impeccable dans sa redingote noire et sa chemise blanche à haut col, une serviette blanche sur le bras gauche, se trempe les mains dans une bassine blanche que lui apporte un assistant en vert.** L'eau ne semble pas rougie par le sang, et la serviette n'est pas souillée non plus. Lavage de précaution avant, ou lavage de nettoyage après ? En tout cas, application de règles minimales de propreté, sans notion d'asepsie : Semmelweis n'a que 9 ans ! Alors un noir, deux bleus et un vert, soit quatre personnages au total dans les différentes phases de leurs actions. Mais encore, comment le sujet est-il arrivé sur ce lit de douleurs ? Il a été opéré ou il a plutôt été amené blessé.

En effet on voit étendu sur une table qui semble être une table ordinaire, sans tiroir, sans gadget utilitaire, une sorte de matelas bleu marine avec des lignes croisées blanches en carré, et partiellement recouvert d'un linge blanc largement ensanglanté et souillé, mais qui n'est pas étalé là où reposait la tête du patient.



LE NUMÉRO 3 DATE DE 1840

C'est une **huile sur toile**, 46 cm x 38,5 cm, **ex-voto de François Catelin** : prière à Notre-Dame et à saint Jean-Baptiste lors d'une opération de la pierre, avec l'inscription EX-VOTO FAIT PAR FRANÇ[...] [...]IN PATRON PECHEUR / AGÉ DE 65 ANS OPÉRÉ [...] JUIN 1840, œuvre probable de François Huard (Salon-de-Provence, 1792, Arles, 1856), inventorié semble-t-il le 9 février 1906 parmi les « 60 petits tableaux ou ex-voto » sur le mur « en regard de la porte d'entrée de la chapelle » estimés 50 centimes chacun [ADBDR, V 6, dossier n°54, n°68 de l'inventaire].

Ce troisième tableau tourne une page dans l'histoire de l'ex-voto populaire à Martigues. C'est une

toile sur laquelle s'expriment tous les talents d'un peintre attaché aux principes esthétiques régissant alors les Beaux-Arts, et qui a conservé son remarquable cadre de style Restauration. Des analogies avec une grande toile du Rosaire datée de 1837 à Arles ouvrent la possibilité d'une attribution au même auteur, François Huard Salon-de-Provence, 1792 - Arles, 1856, connu pour sa peinture de style « troubadour », ses dessins de costumes arlésiens, ses relevés archéologiques et son rôle d'enseignant à l'école de dessin de la cité rhodanienne. Si cette attribution était confirmée, cela renseignerait sur le degré de précision et de sensibilité attendu par le donateur de cet ex-voto et sa famille, identifiés comme les Catelin.



Histoire médicale

L'opération que François Catelin subit en juin 1840, à l'âge de soixante-cinq ans, est nommée dans le bandeau de deux lignes en bas du tableau. Elle se déroule dans une chambre, sa propre chambre probablement, de la maison qu'il occupe sur l'Ile, l'un des trois quartiers de Martigues.

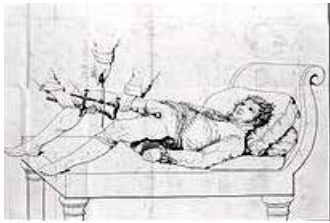


Le sujet est préparé sur une table installée en avant d'une alcôve où se trouve le lit ; c'est au centre du tableau que se trouve cette table d'opération, table spéciale garnie d'un matelas recouvert d'un tissu bleu et noir, dont une partie peut se redresser pour donner au patient la meilleure position pour faciliter l'intervention ; peut-être s'agit-il d'un montage spécial posé sur une table de la maison, apporté par le chirurgien ? Le sujet n'est que semi-couché, dos et tête relevés par le dossier et par un oreiller ; il est vêtu d'une sorte de chemise de nuit blanche à col ouvert, et porte un bonnet de nuit ou une sorte de turban.

La scène est unique et l'équipe médicale martéale est cette fois clairement constituée de cinq hommes, dont on ne connaît pas les noms ; trois sont pourvus des fameuses rouflaquettes à la royale ; trois sont actifs et deux passifs. Les personnages actifs semblent porter un tablier de couleur foncée et leurs manches de chemise sont retroussées. Du chirurgien opérant de dos nous devinons les lunettes ; ses mains s'activent *in loco dolente* sans que ses gestes soient très clairs, extirpant un **calcul, opération de la pierre par voie basse**. On ne voit pas ce que fait l'assistant de droite, tandis que celui de gauche maintient fermement replié le genou gauche du patient, jambes écartées, et dont les poignets sont liés aux pieds d'un ruban vert. **On pratique sur lui une taille périnéale, c'est-à-dire au bas appareil, étant donnée la direction des mains de l'opérateur par rapport au périnée du malade et de la position de ses jambes maintenues par les aides et attachées aux mains, comme sur la planche de l'Encyclopédie consacrée à cette intervention**. Cette technique, dont il existe plusieurs variantes en fonction de la voie d'abord (il semble qu'il s'agisse ici d'une taille au grand appareil), consiste pour le chirurgien à extirper un calcul par voie basse. Passifs pour l'instant, deux probables médecins, ou des assistants, ou des élèves, traditionnellement vêtus de la redingote noire à coupe ajustée, à la mode sous le règne de Louis-Philippe, regardent de part et d'autre, ou peut-être se regardent entre eux, dans une connivence inquiète, celui de gauche tenant de la main droite un instrument, une longue pince qui ressemble à un petit forceps ou à un tire-balle, plus précisément à une tenette qui sert à saisir la pierre puis à la tirer de la vessie, dans l'opération de la taille ; cette pince pouvait être à branches croisées, mais ce n'est pas le cas ici.



On ne voit pas le **lithotome** mais on peut penser que c'est l'outil qu'utilise le chirurgien, en attendant de prendre le **forceps**, et après les instruments posés sur la petite table ronde, derrière le médecin de droite ; ces instruments semblent propres, ayant sans doute été nettoyés avant d'être reposés sur le meuble, et on ne voit de trace de sang nulle part. Parmi les instruments une **seringue**, trop petite pour un clystère, pourrait être une seringue d'Anel, un modèle remontant à 1720, et que les chirurgiens utilisaient encore pour nettoyer les plaies ou irriguer les cavités du corps, la vessie en l'occurrence. Des deux **bistouris**, l'un est à bout rond, l'autre semble à deux tranchants, comme on en utilisait pour la taille péritonéale.



Et, pour finir, l'instrument courbé est probablement **une sonde**, mais il est difficile de dire s'il s'agit d'une simple sonde à dard comme celle qu'utilisaient frère Come et Jean Civiale (1796-1867) ou un cathéter conducteur que l'on introduisait dans l'urètre et dont l'extrémité servait de guide pour l'incision ; mais Civiale utilisait aussi un tire-balle pour détruire un calcul vésical en l'introduisant par l'urètre sans ouverture chirurgicale comme on savait extraire une balle de fusil.

Qui est l'opéré ?

Le catalogue du musée Ziem, en cours d'impression, renseigne sur l'opéré et sa famille, dont la majeure partie du patronyme a disparu. Un dépouillement des tables et actes d'état civil de Martigues permet de combler cette lacune, livrant le **nom de François Ignace Catelin, né le 31 juillet 1775 à Martigues, donc effectivement âgé de soixante-cinq ans en 1840.**

Qualifié de patron de tartane à Jonquières lors de son mariage avec Anne Rose Féraud le 11 pluviôse an IX (31 janvier 1801), il épousa en secondes noces Marie Rose Clastrier le 23 décembre 1819, et exerça comme « capitaine au petit cabotage ». Le recensement de 1841 permet de le localiser dans le quartier de l'Ile, sous le n° 353, vivant dans la même maison que Baptistine Degaye, Aimé Catelin, Simon Catelin, Rose Catelin, Aimée Catelin, Gaspard Degaye, Constance Degaye et Cézan Féraud, dont les liens de parenté ne sont pas spécifiés. Dix ans plus tard, il réside à nouveau à Jonquières, comme « propriétaire », dans la rue Piquet, avec son épouse Rose Clastrier et deux fils, Bienvenu et Célestin, tous deux marins, respectivement âgés de vingt-et-un et vingt-quatre ans. Lors de son opération, ce père de famille semble en bonne santé à part ce problème chirurgical ; il ne fait pas son âge ; il ne s'est pas évanoui. Si on mesure les dimensions des lettres et des espaces de l'inscription



sous-jacente il semble que l'intitulé peut être complété par « de la pierre le X » juin 1840, ce qui comblerait la lacune. François Ignace Catelin décèdera à Jonquières le 11 novembre 1852, dans sa soixante-dix-septième année, douze ans après son opération ; et l'on peut donc considérer que celle-ci valait la peine d'être faite, et qu'elle a réussi même si les méthodes et les instruments n'étaient pas à la pointe du progrès.

Hors -texte : Rapprochement avec un ex-voto *eiusdem farinae*.



Peinture à l'huile sur carton, 32x41cm, 1858, crédit photo Bernard Cousin). On trouve aussi cette opération clairement nommée sur l'ex-voto de « Louis Victor Cayol subissant l'opération de la pierre le 7 juin 1858 » à la chapelle Notre-Dame de Nazareth de Marseille, dans le quartier de Saint-Marcel. La scène grandiloquente, surpeuplée et agitée, rend grâce à la Vierge à l'Enfant occupant l'essentiel du mur de droite ; le geste chirurgical n'est pas douteux, mais son déroulement est peu explicite.



Hypothèses

Sur l'ex-voto de Martigues, le regard du patron pêcheur, en bien inconfortable posture et en véritable danger iatrogène, est dirigé vers le ciel où, de son côté, trônent la Vierge et l'enfant Jésus, face à un Jean-Baptiste annonciateur, porteur de la croix, précurseur du Messie, séparés par une sorte de colonne. Son visage douloureux aux traits pleins semble exprimer une sorte de résignation. Si c'est bien un 4 qu'il faut lire sur l'inscription en bas du tableau, avant le nom du mois de juin, on peut penser que Jean-Baptiste a été choisi car c'est le saint qu'on fête le 24 juin, qui serait aussi la date de l'opération.

Le tableau se complète de la présence des familiers, à droite, une femme assise, bras croisés, attendant que ça se passe, le regard absent, probablement l'épouse du patient, Rose Clastrier ; un homme debout, détournant le regard et se cachant les yeux ; ce doit être un pêcheur, si on interprète bien son bonnet rouge, un de leurs deux fils peut-être, Bienvenu ou Célestin, tous deux marins. À gauche, trois femmes s'entretiennent, peut-être les belles-sœurs Catelin, Baptistine et Constance Degay accompagnées d'Aimée Catelin (une fille du malade ?), recensées en 1841 ; leur costume est gentil quoique légèrement désuet, rappelant l'époque Charles X (1824-1830), les robes courtes laissant apparaître les chaussures, avec le fichu croisé, et le tablier retroussé pour deux d'entre elles.

Il faut considérer que, à l'occasion de ce remerciement solennel, rappelant ce grand jour de l'histoire de la famille, on a demandé au peintre

de réaliser une sorte de portrait de famille et de mettre en valeur le logis : en effet sur la cheminée (où il n'y a pas de feu, ce qui va bien avec la date proposée) se trouvent un bouquet de fleurs sous verre, peut-être le traditionnel bouquet sous globe du mariage du couple, une jolie aiguière sur une cuvette et une tasse sur sa soucoupe ; tandis que le lit qui attend le malade est soigneusement fait, bien tiré, et les rideaux de l'alcôve joliment tirés.

La charge émotionnelle du pieux remerciement aux dieux tout-puissants après une opération délicate et risquée est forte, bien que la famille ne mesure certainement pas que ses médecins, exerçant dans une petite ville de province, n'étaient pas à la pointe du progrès, sauf peut-être si parmi eux était un spécialiste venu de Marseille, l'homme à lunettes. Mais la famille a eu confiance en eux aussi, et elle a désiré montrer ce double élan. En même temps, elle a désiré faire belle figure dans la petite ville par un tableau de qualité que tout le monde pourrait voir dans une chapelle spécialisée, et illustrer sa promotion sociale.



L'EX-VOTO N° 4

nous montre **la maladie de Louis Martel en 1841**, sur le tableau D 2015 O 40, anonyme, « Prière à Notre Dame pour sa guérison ».

Histoire médicale

Louis Martel, âgé de 19 ans, est manifestement à l'article de la mort lorsqu'il est peint sur ce tableau. Né le 4 juillet 1822, il vit alors chez ses parents, François, tailleur de pierre, et Madeleine Thèle Cheillans. D'après le recensement de 1851, la famille habite dans la rue de la Passe à Jonquières.

Installé dans son lit, les yeux fermés, il est entouré des siens et d'un nombreux personnel médical. Dans l'alcôve aux rideaux blancs, un médecin à la tête du lit, en redingote, lui tient la main gauche et cherche à lui prendre le pouls. De l'autre côté du lit, derrière, deux autres médecins ne savent pas quoi faire. Appuyé du coude gauche sur le pied du lit, le père regarde anxieusement. Assise sur le lit la mère éplorée, bouche entrouverte, essuie les lèvres du

malade avec un mouchoir vert ; peut-être veut-elle les humecter (mais il n'y a pas de récipient d'eau à proximité). Derrière elle une religieuse a, comme les autres assistants, le regard intensément tourné vers le malade.





Sur la gauche du tableau apparaît dans un nuage clair et doré une grande Vierge à l'Enfant, au-dessus de trois femmes : une servante agenouillée les mains jointes, qui prie ; une autre servante, debout, de face, qui essuie ses yeux de son tablier vert ; une religieuse, les mains crispées, au bras droit de laquelle pend un long chapelet. En noir, avec une sorte de simple et étroite coiffe blanche, ce pourrait être une franciscaine, comme l'autre près du lit ; mais elles sont présentes ici à la fois comme gardes-malades, et comme personnalités religieuses, puisque l'une d'elles dirige en quelque sorte la partie affective et pieuse du récit iconographique, sa partie gauche comme le veut la tradition. Nous n'avons retrouvé pour cette date aucune trace de communauté religieuse féminine à Martigues.

Toutefois sur un tableau d'un hôtel-Dieu dans une autre collection provençale, on croit pouvoir reconnaître de semblables sœurs, avec en plus un grand tablier blanc pour les soins.

Aucun instrument ne figurant sur le tableau, il ne peut s'agir d'un épisode chirurgical ; la consternation générale, le sentiment d'inutilité que semble éprouver tout un chacun, les yeux fermés du malade immobile dans sa chemise de nuit, tout fait penser à une maladie mortelle dont le sujet a miraculeusement réchappé quand on ne l'espérait plus. L'intervention divine est d'ailleurs très particulièrement rendue : le malade s'auréole d'un environnement chromatique identique à celui de la Vierge, tous deux enrobés d'un jaune doré que vient englober le blanc des nuées pour l'une, des rideaux pour l'autre. Le geste de bénédiction du petit *Salvator Mundi* qu'elle tient sur ses genoux semble le seul recours possible pour le salut du jeune homme. Cette main secourable, le doigt levé, se reflète dans celle de l'homme derrière l'oreiller de Louis. Et la main de la mère tenant le mouchoir qu'elle approche des lèvres de son fils répond à celui de la Madone serrant les langes de son Enfant. L'image révèle-t-elle ici l'échec de la médecine ? Quoi qu'il en soit, l'ex-voto semble avoir été choyé par son jeune donateur, et restauré par ses soins des années après. On identifie en effet, grâce aux actes d'état civil, la graphie de sa propre signature sur le libellé repeint en blanc par-dessus un fantôme d'inscription disparue avec le temps.



Le personnel médical

Il vaut la peine de revenir sur le personnel médical présent, du moins sur le médecin principal. En effet le malade habitant le quartier de Jonquières, l'argument de proximité voudrait que le médecin y réside aussi, mais il n'est pas péremptoire. D'ailleurs les médecins martégaux se concentrent alors dans ce quartier, sur les principales artères, assez bourgeoises. Deux noms peuvent être proposés : Jean-Baptiste Antoine Forest et un certain Jean Palis.

Le premier, Forest, né en 1801 à Aix et marié à Martigues en 1834, habite la même maison du Cours de Jonquières que le pharmacien Modeste Duvivier, avec qui il collabore très probablement, comme c'était l'usage encore tout récemment. Antoine Forest se trouve y être le voisin d'Auguste Locurzio, lithographe et frère de Jean-François Antoine Locurzio, né en 1786 à Syracuse en Sicile, marié à Martigues en 1839, qui sera lui-même recensé comme docteur en médecine et en chirurgie à partir de 1846 dans la rue Ramade, toujours dans le quartier de Jonquières.

Quant à Jean Palis, on sait seulement qu'il était célibataire en 1841 ; en vérité on n'en trouve aucune autre trace dans les documents martégaux strictement contemporains, sachant qu'il y a souvent des confusions de la part des agents recenseurs dans les patronymes et les prénoms. C'est peut-être, par confusion graphique, Jean Honoré Mitre « Pally », marié l'année suivante, officier de santé, exerçant donc sans le titre de docteur, ni les compétences, ce qui l'oblige à faire appel à un docteur en médecine pour certaines interventions ; né à Aix en 1798, il disparaît bientôt des recensements, remplacé, semble-t-il, peu avant 1846 par un certain Emé ou Aimé Cocher, docteur, et lui aussi installé à Jonquières.

Quels étaient alors les tarifs de ces praticiens ? C'est grâce à Jacques Léonard qu'on peut se faire une idée. S'il s'agit non de note globale envoyée tous les trois mois ou tous les ans, mais de paiement à l'acte, le moins cher est la consultation chez le praticien ou la visite de jour dans le bourg de résidence : au début du XIX^e siècle, un officier prend dix sous, un docteur trente ; or dix sous, c'est le gain journalier d'un charretier normand.

Sur nos tableaux, sauf peut-être pour l'intervention sur l'œil qui pourrait se passer dans un local spécialisé, il s'agit de consultation ou d'intervention à domicile.

Quand le bourg est petit, la visite à domicile ne coûte guère plus que la consultation au cabinet, et la situation est analogue à Martigues si patient et médecin habitent le même quartier. À la même époque, à Josselin (Morbihan) un docteur a trois tarifs, de cinquante centimes à un franc selon le statut socio-économique du patient. Mais les choses se corsent et les prix montent s'il y a une intervention, en général le double d'une visite de jour ; plus encore s'il y a anesthésie, mais cette aide n'apparaît pas sur nos tableaux, pas plus d'ailleurs que l'auscultation médiante. Les prix montent aussi si on fait appel, en plus, à un médecin réputé qui peut venir de loin, souvent de la ville universitaire de la région, alors Montpellier dans notre cas. Et ce n'est qu'en 1858 que l'Assemblée générale des médecins de France demande une normalisation des tarifs.

Quant au prix des ex-voto peints, il n'existe que très peu de témoignages. Nous n'avons pu trouver qu'une indication du prix de 5 francs pour ceux qu'a exécutés un certain Eusèbe Nicolas, handicapé, sourd-muet, du village du Beausset dans l'actuel département du Var entre 1852 et 1893. Son activité artistique ne semble pas uniquement liée à son handicap mais prolonge logiquement sa pratique initiale de la menuiserie, occasion de préparer des supports à peindre. C'est son frère aîné qui a repris l'activité de maçon du père, laissant une autre voie au cadet. Et comme la chapelle du Beausset était un haut lieu de dépôt d'ex-voto peints en Provence, la forte demande lui a assuré une production régulière. Il ne se classe pas véritablement parmi les « bons » peintres professionnels

mais présente le profil le plus courant des artisans producteurs de tels tableaux. Ses prix correspondent donc vraisemblablement à la norme la plus répandue. À titre comparatif, l'entrée à un spectacle forain coûte aussi 5 francs, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour Martigues, une inscription à la peinture, au revers d'un ex-voto peint de 1891 pourrait correspondre à ce prix de « 5f ».

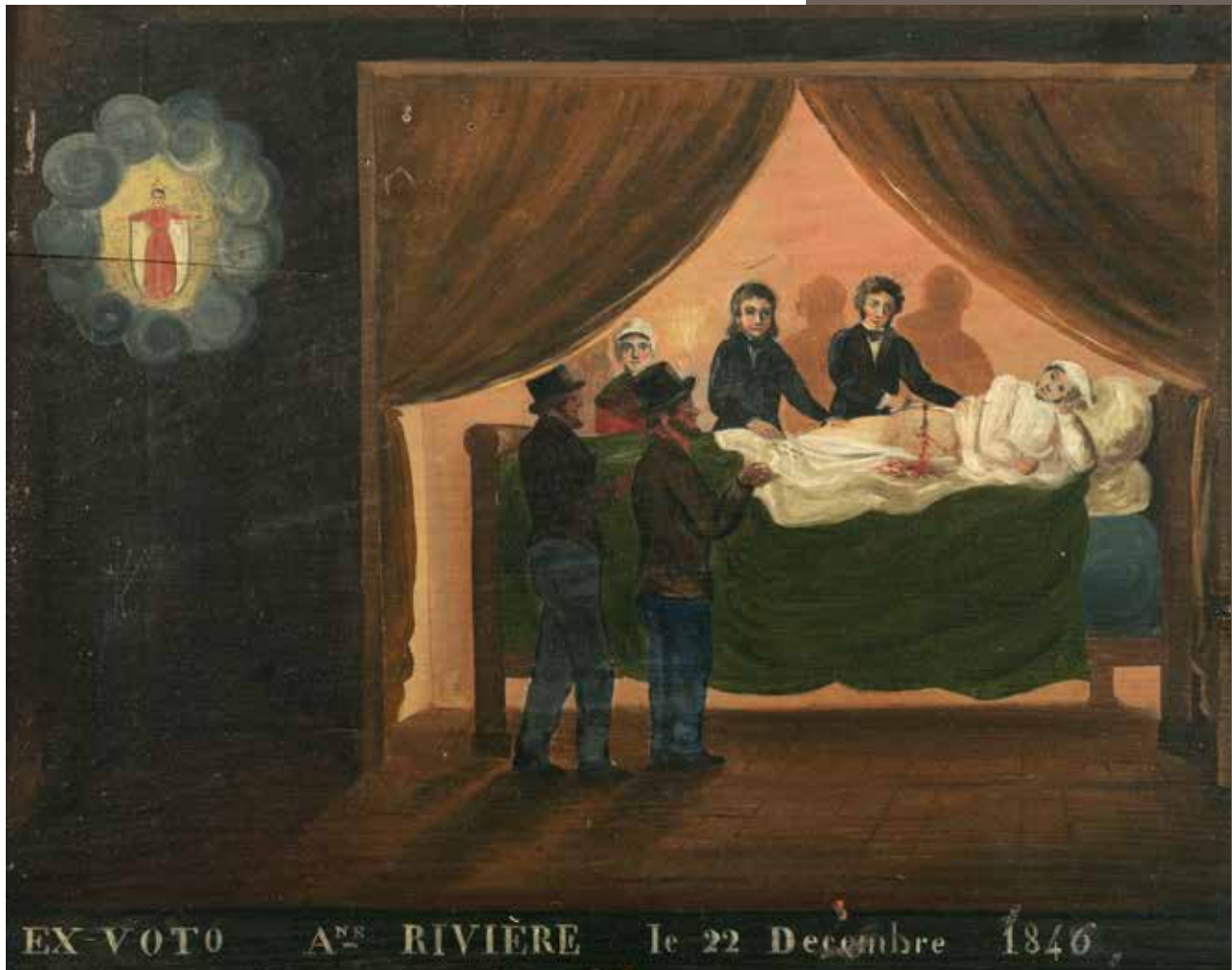
Conclusion

Cet ex-voto, s'il ne renseigne pas sur la nature de la maladie miraculeusement guérie, est plein d'enseignement sur la sociologie médicale de la petite ville, les médecins habitant le quartier le plus chic, des religieuses faisant office d'infirmières gardes-malades. On en voit aussi sur un autre ex-voto, une scène dans un hôpital, où elles vaquent à leurs occupations dans une salle commune, protégées d'un grand tablier blanc. Il nous semble qu'une famille qui n'a pas lésiné sur l'ex-voto n'a pas lésiné non plus sur le praticien et a choisi un docteur en médecine, certainement venu à plusieurs reprises vu la gravité du cas.



NOTRE TABLEAU N° 5

(D 2015 0 27) est une **huile sur bois** (31 x 39) **de 1846**, attribuée à Jean-Antoine Bernard, pour rappeler le cas d'Antoine Rivière, qui subit une opération le 22 décembre 1846, un mardi. Son succès est attribué à une intervention divine, celle d'un saint couronné vêtu de rouge, qui apparaît dans un joli cercle de nuages en boucles gris-bleu, en haut à gauche du tableau :



La scène semble se passer dans un milieu populaire, si l'on en croit la tenue des deux hommes barbus au pied du lit, devant, et de la femme au petit bonnet très simple, épouse ou servante, derrière.





Il y a tout de même **deux praticiens derrière ce lit**, qui semblent hésiter sur ce qu'ils ont à faire. Peut-être un médecin et un officier de santé, vu qu'il y aura à intervenir chirurgicalement, et que celui-ci ne peut alors agir seul. L'homme a au ventre une plaie ouverte, mais il n'est pas évanoui, et même il a les yeux bien ouverts et s'appuie sur son coude gauche. Il est vêtu d'une chemise et d'un bonnet de nuit. Le sang coule du ventre, à jet plutôt fort, plus précisément de la région du nombril, vers le drap, bien taché, chastement repoussé, sans laisser voir le sexe, si on voit bien l'aine droite ; le médecin aux cheveux courts et frisés tient la chemise relevée, de la main gauche, et de la main droite fermée semble retirer avec un instrument métallique une sorte de fourchette à trois dents piquée dans le ventre ; il a l'air étonné de ce qu'il voit. Il semble qu'une plaie oblique de quelques centimètres entame l'abdomen du sujet.

L'autre praticien, très jeune, aux cheveux longs et raides, a la main gauche posée sur le haut de la cuisse droite du blessé, la main droite sur le drap replié, près de trois instruments, une pince, un scalpel à deux bouts et un tout petit instrument que nous ne savons pas individualiser, peut-être une aiguille. Il semble plus absorbé intérieurement qu'attentif. L'ex-voto pourrait être justifié par le caractère incongru de l'aventure



ENFIN LE SIXIÈME EX-VOTO

(D 2015.0.1), **prière à Notre-Dame pour l'opération d'une jeune fille**, est une **huile sur toile** (54 x 66 cm) ; on l'estima à 50 centimes lorsqu'il fut inventorié le 9 février 1906 [ADBDR, V 6, dossier n°54, n°68 de l'inventaire] ; il a depuis été restauré, rentoilé et réenchassé. Sa date devra être discutée.

Description médicale

Le tableau rassemble en une scène unique six adultes autour d'une jeune fille allongée dans son lit ; elle est très strictement composée, trois plus trois, à droite et à gauche du lit blanc ; et plus précisément, un couple de membres de la famille plus

un praticien. Elle se passe dans une chambre peu meublée ; on aperçoit à droite, au-dessus d'une cheminée, une glace à l'encadrement doré, qui semble dater du Second Empire, à gauche une chaise devant une fenêtre à petits carreaux groupés par quatre.

Dans le lit métallique à cadre doré, à baldaquin blanc et lui aussi en métal doré, du laiton peut-être, aux rideaux ouverts, une jeune fille est allongée, la tête à peine relevée par un oreiller ; elle est vêtue d'une chemise de nuit blanche, le drap est repoussé pour laisser voir son torse, et la chemise est relevée pour laisser voir son sein et son épaule gauches ; on voit aussi sa main et son poignet gauches.



Elle a l'air très fatigué et ferme les yeux, mais elle n'est pas amaigrie et on peut penser qu'elle souffre d'une maladie aiguë ou vient tout juste de subir une opération ; on voit bien l'incision horizontale sous la mamelle. La vision d'un sein nu est très « shocking » aurait pu dire la grande amie de Napoléon III, la reine Victoria (1837-1867), et ce choix réaliste témoigne de la gravité de la situation, bien que la malade n'ait pas les joues rouges et ne semble pas avoir de fièvre. À son chevet sur un guéridon circulaire, pas d'instrument technique, mais une tasse au décor doré et un pichet métallique qui brille, une cuiller. De part et d'autre de ce petit meuble, deux hommes en redingote noire ; l'un, tout droit, à la tête du lit, semble absorbé par ses pensées ; l'opération a été pratiquée par un spécialiste vraisemblablement appelé par le médecin traitant : légèrement penché en avant, il approche du sein de la jeune fille une cuvette (métallique ?), placée sous le sein nu, et plus précisément sous une incision horizontale où est enfoncé un coudé tubulaire ; il est vraisemblablement raide et en métal, le *Ficus elasticus* nécessaire à la fabrication du caoutchouc des drains souples n'étant exploité qu'à la fin du XIX^e siècle ; il laisse couler un liquide inquiétant, dont on voit des traces jaunâtres dans la cuvette.



Il ne peut s'agir que d'évacuer le liquide pleurétique, par une thoracocentèse, avec un trocart, c'est-à-dire une grosse aiguille, et un drain, de façon à évacuer une collection de liquide entre les deux plèvres. La fille n'est pas maigre, elle ne semble pas épuisée par la phtisie, aucun objet ne laisse entendre qu'il y ait eu une auscultation thoracique préalable et cette ponction pleurale ne semble pas justifiée par une pleurésie tuberculeuse. On peut se demander s'il s'agit vraiment d'un instrument ou d'un drain sortant de la poitrine de la jeune femme, car la forme semble un peu bizarre, et pas plutôt d'un simple méchage de charpie ou de tissu sortant d'un abcès incisé et légèrement plié par le bord

de la cuvette ? On pourrait évoquer un abcès du sein chez une jeune accouchée, s'il y avait la moindre trace d'un bébé ou d'un berceau ou encore d'un ventre gonflé, mais il n'en est rien. Toujours est-il que l'usage des trocarts et des canules est rémunéré assez cher, parfois au-dessus de 100 francs.

Au pied du lit, les parents, intensément tournés vers la scène médicale ; ce sont des bourgeois bien habillés, nous y reviendrons. Et à la tête un couple plus âgé, également triste et inquiet ; il n'habite certainement pas la maison, puisque le monsieur tient son chapeau à la main ; ce sont peut-être les grands-parents. **La présence de la religion est attestée par une image pieuse accrochée au mur, probablement le Christ, et un crucifix sous le baldaquin ; la présence divine par une belle apparition de la Vierge, dans un halo lumineux, au-dessus des parents, vierge** de miséricorde, dans un geste d'accueil, mais sans personne qui prie. Il n'y a pas de domestiques, qui nuiraient à la ferveur familiale concentrée sur la famille proche autour de la jeune fille aimée. Tout témoigne de la gravité de la maladie et du soulagement immense qu'apporta la guérison, prouvée par l'ex-voto, alors que les médecins étaient au bout de leur science.

Date de l'œuvre

Dans l'esprit de la scène de genre bourgeoise, ce tableau pourrait être du pinceau du **Martégal Louis Pascal Ponchin (Martigues 1828 - Marseille 1890)**, installé à Marseille mais resté actif en faveur de sa ville natale. La date a été discutée, vu que le libellé

de l'ex-voto est malheureusement effacé sur les parties importantes et qu'il reste seulement E[X] VOTO [...]TION FAITE A [...] AGEE [...]. La fiche documentaire du musée avance celle de 1829, ce qui n'est pas possible, si l'on examine la tenue des médecins comme nous l'avons fait, mais aussi celle des autres protagonistes ainsi que le style des meubles et des éléments de vaisselle, ce qui devrait permettre de répondre si oui ou non est exacte ou du moins possible la date de 1869 qu'on avait cru lire autrefois. Voyons en particulier la tenue de la mère présumée, charmante et bourgeoise, mais à la mode, avec sa jupe largement froncée (ou sa robe ?) et son chaste caraco à manches longues.

Quant aux meubles, le lit, la chaise et le guéridon nous paraissent reconnaissables et attribuables à ce qu'on appelle « style Napoléon III ». De la chaise, nous n'avons malheureusement retrouvé d'image parallèle qu'un exemplaire étrangement peinturluré mais dont la datation est certaine. Toutefois la galette n'est pas de même type, n'étant pas rembourrée.

Le guéridon noir circulaire, à marqueterie et au rebord doré, aux pieds si caractéristiques, très probablement pliant, est tout aussi daté. Enfin le lit de laiton ouvragé est d'un modèle impérial encore recherché de nos jours pour les chambres de jeune fille.



III. Conclusions médico- historiques

Sur une cinquantaine d'années on voit se dérouler une histoire de la médecine locale et des rapports entre la médecine et la religion dans les cas graves, où la mort s'est invitée. Nous ne constatons pas d'affrontement de la religion et de la science dans ces exemples, bien au contraire, vu la notion même d'ex-voto et la commande passée à l'artiste, après l'intervention médicale. Certes la mise en page des tableaux donne plus ou moins d'importance à la présence divine ou à une sainte présence, mais le petit nombre des tableaux de notre série ne nous paraît pas permettre d'affirmer une évolution, qui de toute façon se situerait dans le cadre plus général de l'évolution du genre même de l'ex-voto et de son style. On aura remarqué sur le deuxième ex-voto de la série que, contrairement aux anciennes scènes de prière alignant les proches parallèlement au lit du malade, les praticiens, chacun à sa tâche, ou plusieurs fois représentés, comme dans une sorte de BD, ponctuent l'espace tridimensionnel de la chambre vue en perspective. En ce début de XIX^e siècle s'impose en effet le modèle de la « boîte de nonne » inspiré des cabinets de dévotion ou petites maquettes vitrées ; cette source d'inspiration passe entre les mains de certains peintres d'ex-voto, qui, pour la plupart, exercent prioritairement comme vitriers. **L'irruption de l'acte médical dans l'intimité des donateurs accompagne donc, voire**

provoque, cette rupture avec la conception contemplative des ex-voto peints antérieurs.

La population demanderesse n'est pas très riche mais n'est pas pauvre non plus : elle a de quoi d'abord appeler le médecin, l'officier de santé, des assistants, des gardes-malades religieuses, d'accepter des interventions plus coûteuses, de faire appel à des sommités, ce qui peut faire comprendre que le médecin a conscience de ses limites scientifiques et techniques et sait organiser une consultation de groupe, en faisant parfois appel à une personnalité venue de Paris, de Montpellier ou de Marseille, très certainement en indiquant au chef de famille une augmentation de prix. On a l'impression dans ces six cas d'une grande solidarité familiale autour du sujet malade ou blessé, tant dans le tête-à-tête avec le divin, que dans l'action thérapeutique partagée. Nous n'avons pas été mis en présence d'une visite de nuit, laquelle, lampes allumées, aurait donné aux peintres de beaux motifs lumineux à combiner avec les éclairages de jour et les reflets sur les instruments et le mobilier. Hasard ? Ou recul tout de même devant une sérieuse augmentation de la dépense ? Les spécialités représentées ne surprennent pas : chirurgie oculaire, chirurgie urologique, chirurgie générale, médecine générale. Hasard encore si ne se voient que des religieuses garde-malades, et pas de civiles, pas de bonne-femme, pas de voisine ?

Ces six tableautins nous ont donc fait partager la vie médicale des Martégales du XIX^e siècle, mais aussi leur vie religieuse qui lui est étroitement associée et ses pieux choix très variés, où se mêlent leurs soucis, leurs espoirs, leur soulagement ; et leur vie quotidienne en général, vie matérielle, vie culturelle et aspirations de toutes sortes, modes, élégance, goûts artistiques... La collection

martégale nous a mis dans une situation idéale pour un travail de vraie collaboration qu'on aimerait voir repris pour d'autres séries ou d'autres collections, sur des sujets proches, comme par exemple, en restant dans le domaine médical, l'histoire de la naissance et de l'accouchement, l'histoire des accidents du travail, l'histoire des accidents pédiatriques ou l'histoire de la noyade.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 **BIASS-FABIANI Sophie**, *Les plus belles œuvres du Musée Ziem*, Images en manœuvre, Marseille, s.d. (2003).
- 2 **Collectif**, *Un siècle d'images martégales*, Office municipal socio-culturel, Martigues, 1977.
- 3 **COUSIN Bernard**, *Ex-voto de Provence. Images de la religion populaire et de la vie d'autrefois*, Desclée-De Brouwer, Paris, 1981.
 - › « Quatre mille ex-voto peints provençaux », *Provence Historique*, t. 33, 131, 1983 : 57-76.
 - › « La vie au village figurée et transfigurée. Les ex-voto d'Eusèbe Nicolas », in *Images de la Provence. Les représentations iconographiques de la fin du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle*, PUP, Aix-en-Provence, 1992: 307-320
 - › « Trois peintres d'ex-voto provençaux », *Ethnologie française*, t. XXIV, 1994, 2 : 282-287.
 - › *Le Miracle et le quotidien*. Les ex-voto provençaux, images d'une société, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1983.
- 4 **COUSIN Bernard et RAMIERE DE FORTANIER Arnaud**, « Peintres d'ex-voto provençaux », *Le monde alpin et rhodanien*, 1979, n°1 4 : 473 493.
 - › *Ex-voto du terroir marseillais. Catalogue de l'exposition des archives municipales de Marseille*, octobre 1978 janvier 1979, Imprimerie municipale, Marseille.
- 5 **REYNAUD Félix**, *Ex-voto de Notre-Dame-de-la-Garde : la vie quotidienne*, La Thune, Marseille, 2000.
- 6 **SERENA-ALLIER Dominique (dir.)**, *Le Voyage immobile de Monsieur Huard, peintre et archéologue arlésien, 1792-1856. Catalogue de l'exposition du Muséon Arlaten*, novembre 1995 - janvier 1996. Conseil général des Bouches-du-Rhône, Marseille, 1995.
- 7 **VARROT Patrick**, *Joseph-Antoine Bernard (vers 1762 - 1835), un peintre de Martigues sous la Révolution, l'Empire et la Restauration. Etude autour de 25 œuvres du pourtour de l'Etang de Berre*, chez l'auteur, Marseille, 2011.
 - › *Mise en exposition des ex-voto de la chapelle Notre-Dame de Pitié*. Dossier d'étude sur l'accrochage et la scénographie de la collection. Association des Amis de Marignane et de la Provence, Marignane, 2013.
 - › *Un atelier de peintres actif à Martigues (1704-1870)*. Dossier d'étude autour des peintures murales de la chapelle des Pénitents de l'Annonciade. Ville d'art et d'histoire, Martigues, 2016.
 - › *22 ex-voto peints pour la chapelle Notre-Dame de Miséricorde à Martigues (fin du XVIII^e - début du XX^e siècle)*. Dossier d'étude sur une partie non documentée de la collection du musée Ziem. Musée Ziem, Martigues, 2017.